

L'habitude des bêtes de Lise Tremblay

Daniel Laforest

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laforest, D. (2018). Compte rendu de [*L'habitude des bêtes* de Lise Tremblay]. *Spirale*, (264), 85–86.

Des loups et des hommes

Par Daniel Laforest

L'HABITUDE DES BÊTES

de Lise Tremblay

Éditions du Boréal, 2017, 168 p.

Vers la fin du nouveau livre de Lise Tremblay, un personnage chargé de creuser les tombes dans le cimetière de son village saguenéen empiète sur les morts d'antan. Avec sa petite pelle mécanique, il fracasse sans le vouloir des stèles à demi recouvertes, dont on a abandonné l'entretien. Surviennent alors trois phrases, sidérantes de froideur, qui contiennent en quelque sorte tout le roman : « *Il voyait surgir des morceaux de tissu, des souliers, des ossements. Il devait descendre de l'engin, prendre sa pelle ronde et se dépêcher d'enterrer les débris. Presque tout le temps, il savait de qui il s'agissait.* » Ce fossoyeur s'appelle Rémi. C'est l'homme à tout faire des lieux. Il connaît tout le monde. Il sait tout ce qui se passe. Malgré cela, en cette circonstance sordide comme en d'autres, « *[il] [répète] tout le temps qu'il n'a rien à dire* ». On a avancé ailleurs que, même si les animaux apprennent un jour à parler, le vrai problème serait qu'ils n'auraient rien à nous communiquer. En temps normal, ce sont eux qui creusent les sols et qui en extirpent les restes sans connaître le besoin de transmuier cela en langage. Avoir « l'habitude des bêtes », à l'instar du titre de ce roman d'une puissance hors du commun, signifie peut-être exactement cela : expérimenter une proximité telle entre la nature et ses fins – entre la vie et la mort – qu'il devient superflu d'en parler. Mais alors, que reste-t-il ?

L'arrière-pays comme état d'exception

Depuis *La héronnière*, publié en 2003, l'œuvre de Lise Tremblay s'est fixée sur les lieux périurbains ou excentrés. Cela dit, elle a évolué à l'inverse du courant, dans la littérature québécoise récente, qui voit une redécouverte célébratoire et rugueuse, plus ou moins masculine, de l'authenticité des régions et de l'âme des petits hameaux. *L'habitude des bêtes* n'a à peu près rien en commun avec le réalisme régional décomplexé d'un *Arvida* (2011) ou d'un *Dixie* (2013), encore moins avec les tentatives d'épopée d'une *Fiancée américaine* (2012) ou d'une *Bête creuse* (2017). On semble avoir oublié la mésaventure pourtant cruciale que Tremblay confiait au fil des entrevues suite au succès de *La héronnière*. Comme l'écrivain Pierre Jourde en France dans les mêmes années, elle a raconté s'être fait pratiquement chasser de sa maison d'été à L'Isle-aux-Grues à la suite de l'intimidation des résidents locaux qui avaient distingué dans sa fiction un portrait déshonorant de leur communauté. On se tromperait si on croyait que les lieux d'appartenance excentrés, à force de se faire transformer en littérature, s'agentent de mieux en mieux sur le territoire de la province. Ça grince encore de partout. À ce titre, *L'habitude des bêtes* est absolument dépourvu de complaisance. L'histoire

est celle d'un dentiste ayant mal vécu, mais qui s'efforce de bien mourir. Il a été « *heureux, comblé et odieux* ». Indifférent à son épouse, perplexe devant sa fille auparavant dépressive, mais maintenant apaisée par l'acceptation de son identité transgenre, il s'est retiré avec son chien en marge d'une agglomération du Saguenay. Avec l'âge, il se sait « *devenu bon* ». Néanmoins, et c'est là du pur Tremblay, « *il ne peut pas dire que cette conversion [l]'a rendu plus heureux* ». Sa retraite, à mi-chemin entre la contemplation de Walden et l'ataraxie délétère du colonel Kurtz dans *Au cœur des ténèbres* (1899) de Joseph Conrad, est dérangée par la maladie qui frappe et condamne son chien fidèle. « *C'était peut-être un cancer. Elle voulait savoir si j'allais le faire traiter. Sa cousine avait fait soigner son chat : deux chimiothérapies, ça lui avait coûté proche de six mille dollars, pis son chat était mort.* » Durant la même période, les loups se mettent à cultiver une proximité inhabituelle avec les habitations. C'est un motif dominant du livre : peu importe que les bêtes s'approchent ou s'éloignent, on dirait qu'elles pressentent communément la montée de la violence. Puis arrive la saison de la chasse. Le village devient alors chauffé à blanc.

Tremblay dépeint cette saison comme un état d'urgence autant que d'exception, durant lequel les

habitants « *deviennent fous* ». Cette folie n'a rien d'épique. Elle prend la forme d'un climat pesant duquel rien n'éclate. Affleurent seulement les signes blêmes de drames joués en arrière-scène, et qu'on imagine considérables. Des bâtiments sont incendiés. Des carcasses d'animaux estropiées ou à demi tronçonnées gisent dans les sous-bois. On évoque même un accident qui n'en est pas un : « [...] *une balle perdue, une bande de jeunes un peu chauds.* »

le plus impitoyablement aux gens des campagnes. C'est cette soumission qui laisse croire que les règles des bêtes sont aussi celles des humains, et qui fait répéter aux personnages que les choses vont finir par se ranger, qu'il n'y a « *pas [de] besoin de mettre la police là-dedans* ». C'est elle aussi qui, sans appauvrir la langue, amenuise le goût de parler quand on tombe sur des loups étranglés au collet ou qu'on déterre par mégarde les fémurs de ses ancêtres au cimetière local.

cesse qu'il « *ne peut pas comprendre parce qu'il n'est pas de par icitte* », se garde de se mêler des ragots du village. Il a développé sa petite philosophie, radicale et sans concession : « *Ils sont comme des loups. Ils vivent en meute et se protègent. Ils peuvent s'entretuer mais ne t'avise pas d'intervenir, même la victime va se retourner contre toi.* » Le narrateur ne peut que ruminer ces pensées dans son coin. Elles sont inavouables, comme l'est l'anthropomorphisation des animaux quand on vit parmi ceux qui les élèvent, les abattent ou les chassent. Ne pas être du lieu, c'est avant tout ne pas pouvoir se permettre l'emploi légitime de la métaphore afin de décrire ce qu'on y voit. La métaphore est l'art des rapprochements, et le défaut premier de l'étranger est de ne pas connaître ce qui est permis ou non dans l'élaboration de ceux-ci. Le conservatisme régional a persisté jusqu'à nous au moins sous cette forme : soit on a l'expérience assortie des mots pour la dire, soit on se tait. Le texte de *L'habitude des bêtes* ne représente la région qu'en surface. Ce qu'il exprime vraiment, et avec une économie de moyens saisissante, est le sentiment inquiétant de ne pas appartenir à ces lieux. Plus que jamais, avec ce livre, l'arrière-pays de Lise Tremblay est un autre monde. Le lecteur voit ce qui s'y passe, mais il ne lui est pas permis de l'imaginer trop avant sans que tout se brouille dans l'impression d'une violence sourde, de celles qui font leur travail dans la durée sans jamais dire leur nom. Avec *L'habitude des bêtes*, Lise Tremblay perfectionne son travail de sape de l'imaginaire folklorique des régions québécoises. Cela évoque de plus en plus un travail d'équilibriste, car la littérature y devient aussi malvenue dans l'arrière-pays que l'est « *un gars de la ville* » à la campagne. De fait, Tremblay fait ressentir à ses lecteurs autre chose que les frissons communs du voyeurisme. Elle cultive chez eux le malaise de qui, sidéré par tous les regards dans une pièce découverte par erreur, tâtonne à reculons vers la porte. Le malaise de se sentir importun comme on se sentirait agressé. Cette émotion, somme toute, qui est probablement celle des bêtes aux abois. ■

Lise Tremblay veut représenter « la soumission », qui est ce qu'elle attribue le plus impitoyablement aux gens des campagnes.

Tremblay réussit comme nulle autre à communiquer la brutalité qui émane de ces non-événements et qu'il faudrait être bien romantique pour croire qu'elle fait figure d'exception dans la réalité cynégétique de la province. Elle les recoupe de ses thèmes de prédilection : le braconnage et la loi du silence, l'engendrement de la mesquinerie par la peur, l'appétit sans assouvissement, le rapport esthétique entre la saleté et la mort. Mais avant tout, Tremblay veut représenter « la soumission », qui est ce qu'elle attribue

« *Vu que t'es pas de par icitte...* »

L'espèce de culte de l'authenticité qui ressurgit presque à chaque génération, au Québec, fait dire et croire que les gens revêches de la campagne dissimulent une immense tendresse. Avoir du cœur serait ainsi un contrepoids spontané à la carence en capital culturel et, souvent, économique. Lise Tremblay cultive trop bien sa lucidité pour ne serait-ce que nous suggérer un pareil poncif. Son narrateur, à qui Rémi rappelle sans